

Pauline Pucciano
De l'autre côté du granit

1997-1998

Tu enterreras ton père et ta mère.

Tu abandonneras au bois humide, à la pierre froide, leur corps déchiré et chéri.
Et aucun dieu, aucune prière ne te seront utiles, car tout l'amour du monde ne les retiendra pas.

Tu pleureras, dans le noir, leur absence.

Dites aux enfants que le bonheur n'est pas un lieu qu'on peut atteindre. Dites-leur que le courage doit être leur seule destination - empêchez-les de tomber du haut d'un monde sans mort, où toutes choses ont leur guérison, dans la réalité terrible.

Habituez-les à la douleur, parce que c'est elle qui les attend.

Je sais que tu as souffert de me faire défaut, lors même que je t'aimais tant. Tu pouvais pourtant être trop vieux, et pas assez riche, tu pouvais même mourir sans que cela change rien. Même orpheline, même abandonnée je n'échangerais ton souvenir pour aucun autre père, parce que mon héritage n'est pas de matière mais de lumière, et qu'il rayonne en un lieu où nul ne pourra me l'arracher.

Je voudrais témoigner de l'urgence dans laquelle il nous faudrait vivre, des mains qu'il faut tenir avant qu'elles soient tremblantes, des histoires qu'il faut délivrer d'une mémoire qui va s'éteindre, des cadeaux dont il faut combler ceux qu'on aime, et à qui, un jour, on ne pourra plus rien donner.

Aucune pudeur ne justifie de n'avoir pas étreint lorsqu'il n'y a plus rien à étreindre. Aucune raison ne se mesure jamais à la force du regret.

Aucune consolation n'est plus douce que celle d'avoir su être tendre.

Il faut bien s'arrêter de pleurer et continuer à vivre. Il faut bien commettre cette trahison. Il faut faire taire cette douleur comme on fait taire toutes les autres... On l'enferme dans les ténèbres des vêtements et dans celles des rêves, on ne la laisse plus sortir et crier que quand on est sûr d'être seul.

Comment puis-je rire avec les autres et leur laisser croire que je ne te pleure pas ? Ils ne se rendent pas compte que mon deuil durera toute ma vie, et que ton regard sur moi me manquera pour toujours, à chaque événement de mon existence.

Dieu m'est témoin que je ne crois pas en lui, que je sais trop que nous sommes seuls au monde, que c'est la matière souveraine qui accouche de nos esprits.

Et pourtant, du fond de mon athéisme impavide, voilà que je ne pourrais pas jurer qu'il ne peut plus m'entendre.

A la tombée de la foudre, un bref instant, on perd le temps et l'espace - et puis, au fur et à mesure des gestes auxquels on n'a pas pensé, les sensations reviennent, étranges.

Il y a encore des odeurs, une qualité de la lumière, et on est encore dans son corps.

On se remet en marche, lourdement, comme un automate, surpris d'avoir finalement survécu à la mort.

Les larmes sont le seul chemin qui me conduise encore vers toi - vers ta présence arrachée, vers ta présence passée, mais vers ta présence. Je n'en ai pas encore trouvé d'autre.

Même les choses que tu as aimées se vident peu à peu de toi, et je voudrais trouver le moyen de te retenir, un objet, un lieu, un rituel, capable d'abolir cette terrible frontière. J'ai peur du moment où tu seras absent même de ta propre tombe, quand il me faudra te chercher en moi sous peine de ne pas te trouver.

Il est encore trop tôt pour attaquer les souvenirs.

Aucun homme ne me réveillera plus avec cette voix chuchotante qui avait l'air de s'excuser de m'arracher au sommeil.

Aucun homme ne dépensera plus pour moi des sommes dont il ne dispose pas.

Aucun homme n'aura l'indulgence, la patience, l'infinie bienveillance que j'ai reçues de lui.

Parce qu'aucun homme, jamais, ne sera plus mon père.

Je ne me résous pas à m'habituer à ta mort. J'essaie de me souvenir mais les souvenirs ne remontent pas - c'est de toi debout devant moi que j'éprouve le besoin, de ton regard qu'aucune photo ne sait me rendre, des expressions enfuies.

La mutilation est la seule métaphore pour approcher la sensation.

Infirmes nos fêtes à venir, nos repas et nos mariages.

Infirmes à tout jamais notre famille amputée d'un membre, qui continuera à grandir, difforme, sur son origine nécrosée.

Sur la courbe brisée du temps, au-delà de l'angle déchirant, nous serons irrémédiablement dans l' "après".

Si scandaleux, si révoltant que cela soit, nous nous passons de toi.
Tout est presque identique: nos disputes, les enfants qui se poursuivent, le rythme de nos promenades. Nous ne t'évoquons, ensemble, pas beaucoup - cela fait presque une semaine que je n'ai pas pleuré.

Notre amour pour toi, dont nous ne savions plus que faire ni vers où le tourner lorsque tu es parti, notre amour qui nous paraissait si étouffant, nous avons fini par le garder. Nous venons te voir chaque jour sous les fleurs et la pierre, nous pensons à ton corps prisonnier de ses gangues, nous apportons de l'eau.

Nous avons, les uns pour les autres, un étrange respect pour ces gestes que nous te savons destinés.

J'espère que tu nous pardonnerais d'essayer d'être heureux malgré tout, et d'intégrer ta mort, et le vide qu'elle répand, à la vie qui tourne encore.

J'espère que tu comprendrais que nous ne t'aimons pas moins pour avoir arrêté de souffrir, et que notre silence est plein de ta mémoire.

Je pense parfois au moment où l'air t'a manqué, quand tu as dû appuyer sur le bouton d'alarme d'une main que l'affolement rendait tremblante. Je pense aux infirmières tardant peut-être à venir, pendant ton étouffement, puis au déploiement d'impuissance autour de ton coeur attaqué, de tes poumons suffoqués.

Je sais que tu as perdu conscience très vite, mais ces quelques minutes restent noires.

Je n'ai pas été voir ton corps immobile, et à chaque fois que je t'imagine couché, je te vois ouvrir un œil et sourire.

Je savais qu'il laisserait tout derrière lui, tous les objets qu'il soignait, toutes ses nourritures terrestres. Je savais qu'il nous laisserait avec ses vêtements inutiles, son permis de conduire et ses projets décapités. Mais je n'avais jamais imaginé qu'il oublierait d'emporter notre amour - je n'avais jamais songé à quel point nous serions séparés de lui.

Nous sommes aussi désertés que ses fruits pourrissant doucement dans la corbeille, car il n'a pu emporter ni leur goût ni nos paroles, et que nos gestes se heurtent à sa surdité, à l'indifférence de ses yeux fermés, à sa nudité terrible.

Les dessins des enfants, glissés dans son cercueil, ne l'accompagneront nulle part, et nos symboles dérisoires se perdront dans le vent.

Le plus difficile n'est peut-être pas la mort.

L'absence et le deuil commencent avant, quand la vie est menacée, quand la vie est perdue, mais qu'elle est encore accrochée à un corps déclinant.

Il n'y a pas de sommeil pendant le temps malade. Pas de joie et pas d'autre pensée. Il n'y a qu'un mélange d'amour impuissant, de compassion et d'angoisse - il n'y a que des gestes et des paroles affreusement tristes, qui imitent maladroitement le passé. On a peur de la mort, alors, on en a une peur immense. Et quand elle arrive, par un certain jour de la semaine qui en gardera l'empreinte, on la hait, on la refuse et on la pleure.

C'est une fois passée qu'elle paraît plus douce.

Quand le sommeil revient parce que la peur s'est éteinte, parce que la souffrance s'est éteinte, qu'il n'y a plus rien à faire, plus rien à craindre, qu'aucune sombre nouvelle ne tombera plus, que le pire est derrière, enfin, et que la lutte est terminée.

Quand il reste le repos de la défaite - l'avenir terni, l'avenir incomplet, la vie devant soi.

Tu n'auras connu de moi que mon enfance, et ma jeunesse, à peine.
Je ne t'aurai connu qu'à la fin.

Même à l'heure où ton souvenir se fera lointain, même quand mes enfants ignoreront ton prénom, nous aurons partagé ces morceaux de nos routes, tous deux conscients de leur inéluctable divergence. Nous aurons partagé l'évanescence et la menace, l'urgence et les trêves, et la grâce. Nous savions tous les deux depuis tellement longtemps que tu partirais avant l'heure... Notre relation elle-même se savait mortelle, et n'en a peut-être été que plus pure.

Cela fait un mois que tu es mort, et je ne comprends pas ce que cela veut dire.
Cela me semble déjà si loin, lorsque tu étais là.

Ce n'était pas il y a un mois. C'était avant que tu meures, c'était avant, simplement avant, dans un temps qui n'a plus cours. Il s'est produit une bizarre juxtaposition entre deux époques disjointes par l'infini - une illusion de continuité autour d'une rupture absolue.

Le jeudi 9 octobre, à 7 heures 40 du matin - c'est dans cet espace minuscule que se réfugie l'éternité de ton absence. C'est cette frontière si fine, ce voile à peine visible qui sépare l'avant de l'après, d'une manière si absurdement radicale.

Alors il ne faut pas m'en vouloir si ta présence me paraît loin au bout d'un temps si dérisoire. C'est que j'ai traversé, en une seule seconde, plus de distance qu'en toute ma vie. Et que j'ai aujourd'hui deux mémoires qui ne communieront plus jamais.

Il y a ta mort au dessous de moi, ta mort immense et désolée, ta mort si profonde qu'elle envahit l'espace à perte de vue.

Et puis il y a un fil sur lequel je dois marcher, qui me ramènera, paraît-il, à un autre paysage. Un fil qui s'élargit parfois jusqu'à devenir une route, et qui s'amenuise, ce soir, comme s'il allait disparaître.

Comme elle est longue, papa, ta mort, et comme j'ai peur de ne pas savoir la franchir. J'essaie, comme dans les contes, de ne pas regarder en arrière. Mais nous perdons l'équilibre, moi et ma douleur funambule.

Cette nuit j'ai rêvé que tu étais là, dans l'entrée; étais-tu déjà mort ou devais-tu mourir, je ne sais plus. Mais tu me serrais dans tes bras, dans ce qui était à la fois la joie des retrouvailles et l'angoisse d'un adieu. Tu me serrais dans tes bras et moi, transformée en toute petite fille, la tête collée contre ta poitrine, j'entendais soudain les bruits horribles de ton cancer.

Je l'entendais creuser, râcler les parois de ta chair et remplir tes poumons de ténèbres. Je savais qu'il n'y avait rien à faire, mais j'essayais de me dire que l'enserrement de tes bras me protégerait de tout, même de l'avenir. Et leur pression était si semblable à celle qui avait consolé mon enfance, tu étais tellement là, que j'y parvenais peu à peu.

Je me suis réveillée, et ta présence s'était dissoute. Il ne me reste rien d'autre, à présent, que ces bruits.

Je suis paisible et tout à coup je me souviens. Tu disais: "Ca n'a aucune espèce d'importance." J'entends ta voix - comme une impression de déjà-vu - et puis tout de suite après j'éprouve ce sentiment que je ne connaissais pas. Une désespérance brève et violente, une syncope de l'âme qui brusquement s'abîme dans l'évidence que ton absence n'est ni une plaisanterie ni un mauvais rêve; qu'elle est même, dans cette vie horrible, l'une des seules certitudes qui me soient données pour toujours.

Tu es mort.

Et moi, je commence seulement à comprendre.

On a beau s'agiter, et pleurer, et vomir. On a beau supplier et hurler, cela ne sert à rien.
L'essentiel nous échappe. Depuis toujours et pour toujours.
Pour les siècles des siècles.

Ce devrait être le moment de te revoir. Presque deux mois, le temps qui nous sépare d'habitude, entre vos deux silhouettes guettant anxieusement mon départ et vos deux silhouettes m'accueillant souriantes sur le quai de la gare.

Tu étais plus grand qu'elle et je te voyais toujours le premier; je reconnaissais de loin ta casquette de marin parmi la foule, et je savais que j'étais arrivée (elle sera seule, désormais, sur le quai de cette gare, et peut-être n'aurai-je plus jamais l'impression d'être arrivée).

Je me demande si tu vas me manquer encore davantage quand ça fera longtemps que je ne t'ai pas vu - quand le temps qui nous sépare sera soudain multiplié, que l'à-jamais se fera acte.

Il est un mensonge que je veux redresser - le temps n'adoucit pas la peine. Il l'espace, peut-être, mais il ne peut rien d'autre contre elle. Je n'envisage pas, d'ailleurs, de vivre sans elle maintenant.

Elle a pris ta place à table, ainsi que dans ma vie, comme une grande ombre déployée.

J'ai peur de ne pas pouvoir en supporter davantage- davantage d'ombre dans ma vie. Et pourtant je sais que ce n'est que le début des ténèbres - que d'autres deuils engloutiront la lumière qui me reste, et qu'il faut que je vive, très vite, avant la nuit.

Je sais maintenant que la lumière qui part n'est jamais rendue, que la mort l'absorbe, mystérieusement, comme un trou noir.

Je sais qu'il n'y a aucune, aucune consolation dans cette longue descente vers le crépuscule.

Parfois je me mets à pleurer sans m'en rendre compte. Certaines scènes me font pleurer de manière presque mécanique - un enfant au sortir de l'école qui court dans les bras de son père; un vieil homme dont les mains entrevues me font penser aux tiennes. Je sens l'eau affluer aux paupières avant même de penser à toi; c'est comme si mon inconscient entretenait avec le monde un dialogue dont je ne percevrais que des bribes.

Il y a une partie de moi qui joue le jeu du monde. Et il y a cette autre moi qui ne te quitte pas une seconde, qui reste auprès de ta tombe, auprès de ta mort, à toutes les heures du jour et de la nuit. Elle ne dort pas - elle ne fait rien d'autre que t'aimer et souffrir.

C'est elle que je dois laisser respirer et parler lorsque je l'ai enfermée trop longtemps, que je lui ai trop fait violence.

Ce sont aussi ses yeux qui pleurent, à ces moments imprévisibles, à travers mes paupières.

Chaque jour museler ma douleur indomptable, la maintenir de force entre les parois de mon corps...
Je ne suis pas capable de ce que je viens de vivre, pas assez grande pour contenir l'immensité et la violence de ce qui me hante. La douleur finit toujours par se répandre par les brèches de ma solitude, jusque dans mon sommeil.

Elle me montre sans cesse ton visage, fait sans cesse parler ta voix apeurée; elle te couche encore et encore dans des cercueils, elle me fait tenir à tout jamais ta main amaigrie qui serre la mienne sans espoir.

Je n'arrive pas à me détacher de ces obsessions. Elles tournent en moi comme une machine dont on a perdu le contrôle, et font écran à tout le reste.

Je voudrais rêver de ta présence heureuse, de ton amour paisible...

Mais c'est ta mort, sans cesse.

Chaque nuit, le cauchemar de ton agonie, de tes appels au secours, de ma tendresse terrifiée.

Il n'y a rien là où ta mort m'a enfermée. Il n'y a que ton souvenir déchirant et ma détresse, et personne ne peut se glisser entre lui et elle.

Ceux que j'aime autour de moi se noient dans leurs ciels écroulés. Mais je ne peux plus leur porter secours.

Il n'y a plus personne au-dessus de moi, et le monde, et ma vie, qui se passaient déjà de Dieu, devront maintenant pour toujours se passer de la tendresse d'un père.

Le dénuement où tu m'as laissée, papa, est trop grand pour que je le supporte toute seule.

Tu m'as laissée là, au pied de cette croix déserte que je n'arrive pas à quitter.
Mais je dois te laisser à mon tour, et t'abandonner, parce que je dois vivre.
Je dépose à tes pieds, pour ton éternité, mon amour sans destinataire.
Qu'il t'enveloppe et te protège.

Je te demande pardon pour mon bonheur à venir, pour mon silence et pour l'oubli.

Il est encore, il est toujours l'heure de partir.

Réapprendre les choses que je ne sais plus, à la lumière de ton absence.
Bâtir sur ta tombe les fondements de ma vie.

Sans compter la peine et la faute
Tenir la barre fragile pour essayer de repartir.